

N

éolibéralisme et alphabétisation populaire ont-ils quelque chose en commun ?

Quels comportements en éducation populaire trouvent leurs sources dans les idées défendues par le néolibéralisme? Certains se retrouvent-ils dans les groupes d'alphabétisation populaire, dans votre groupe?

La Boîte à lettres: Dans plusieurs groupes et parfois dans le nôtre, on retrouve les idées suivantes: il faut montrer à lire et à écrire à tout prix; il faut individualiser l'intervention; il faut responsabiliser l'individu, la famille et déresponsabiliser l'État, la société; reproduire certains rapports sociaux de domination; hiérarchiser le mode de gestion des groupes.

Atout-Lire: Voir les participants et les participantes comme des clients à satisfaire (si je ne lui offre pas le bon produit, il ira ailleurs).

La planification du travail à la sauce néolibérale (planification stratégique établissant les besoins, les ressources, les perspectives d'avenir, etc.) qui nous enferme dans une logique technocratique et qui laisse peu de place à l'improvisation et au bricolage, deux traits essentiels de l'humanité.

Abandonner notre vision globale de l'analphabétisme et travailler de plus en plus par *problématiques*... Devenir peu à peu des fournisseurs de services... Viser la rentabilité de nos organismes... Ne sommes-nous pas tombés dans le piège du néolibéralisme?

La Boîte à lettres: Nous croyons que nous tombons de moins en moins dans ce piège. Nous comprenons mieux notre rôle et nous affinons notre conscience critique à l'égard de la société. Nous prenons des risques et nous nous imposons tels que nous sommes.

Loin de négliger notre vision globale de l'analphabétisme, nous suivons de plus en plus cette voie, et nous cherchons même à l'enrichir et à la bonifier; à évaluer ce qu'elle veut dire dans les pratiques, dans le quotidien.

Y a-t-il un lien entre les priorités établies dans nos groupes et les valeurs prônées par la société? Nous est-il encore possible de faire de l'éducation populaire? Nos interventions auprès des participants et des participantes reflètent-elles de plus en plus la manière dont est perçue maintenant l'éducation des adultes?

Peut-on établir un rapport entre nos pratiques actuelles et l'idéologie dominante? La Boîte à lettres, en Montérégie, et Atout-Lire, à Québec, estiment que oui. Voici leurs réponses aux questions que nous leur avons posées.

Bien que nous soyons très critiques envers l'idéologie néolibérale, il ne faut pas nier le contexte dans lequel nous vivons. Notre organisme offre, entre autres, des services, mais la vraie question à se poser, c'est dans quelles conditions et avec quel esprit ces services sont-ils offerts? Il en va de même pour la rentabilité d'un groupe. Qu'entend-on par rentable? Ce n'est pas un mot que l'on utilise. Nous vivons l'autonomie sur tous les plans.

Atout-Lire: La gestion par résultats est un thème à la mode qui commence à s'infiltrer dans la philosophie de certains organismes communautaires œuvrant en complémentarité des services publics. Des contraintes administratives nous amènent déjà à faire des compromis sur l'autonomie, notamment en ce qui concerne nos relations avec les CLE. La question qui peut se poser est la suivante: sommes-nous prêts à faire passer l'autonomie du groupe avant nos subventions? Faire moins avec moins peut-il être un choix pertinent pour la sauvegarde de notre autonomie?

Il y a 30 ans, les groupes d'éducation populaire et les groupes d'alphabétisation populaire étaient mis sur pied pour réduire, voire éliminer, les iniquités sociales. Sommes-nous encore en mesure de remplir ce mandat?

La Boîte à lettres: Oui. Il faut travailler encore plus fort sur cet aspect, remettre en question la société et aussi notre groupe même. Si le néolibéralisme continue à gagner du terrain, comment notre groupe se déploiera-t-il? En tenant compte ou pas des valeurs dominantes? Il faut se poser des questions et se redéfinir régulièrement.

Atout-Lire: Dans l'état actuel des choses, nous ne sommes plus en mesure de réduire les iniquités sociales. Il s'agit d'un objectif politique, et nos groupes accordent maintenant peu de place à l'action politique, déléguant pour la plupart cette tâche à des regroupements représentatifs, mais fort peu mobilisants. Des exceptions, par contre: la Marche des femmes, la lutte contre la ZLEA, la loi pour un Québec sans pauvreté...

Avons-nous tendance à penser que nos valeurs, en tant que formateurs et formatrices, sont les bonnes et qu'elles ne sont pas teintées de l'idéologie dominante? Comment cela se passe-t-il dans la pratique quotidienne?

La Boîte à lettres: Souvent, nous croyons que nos valeurs sont les bonnes, mais nous constatons de plus en plus que certaines d'entre elles sont teintées de l'idéologie dominante et qu'elles nous placent en contradiction avec notre discours.

Nous vivons ces contradictions dans le quotidien, par exemple en aidant les participants et les participantes à tirer le maximum de leur maigre chèque d'aide sociale plutôt que de les inciter à se battre pour un montant décent.

Atout-Lire: L'idéologie dominante est si puissante qu'elle crée des brèches dans nos convictions et module notre discours en fonction de son acceptabilité sociale. Nos valeurs d'égalité et de solidarité n'ont aucune place et sont même dangereuses pour un système construit sur la base de la concentration des pouvoirs (économiques, politiques et idéologiques). Chomsky¹ dit que l'ordre impérial actuel du monde est en guerre contre la démocratie. Dans un contexte où le pouvoir financier nous répète sans relâche que les riches

doivent s'enrichir davantage pour créer de la richesse (lire des emplois), nous en sommes venus à intégrer une partie de ce discours en ne revendiquant désormais qu'une distribution un peu plus égalitaire des ressources (dans le fond, c'est peut-être bien naturel d'avoir des riches).

Comment intervenir sans imposer nos valeurs aux participants et aux participantes?

La Boîte à lettres: Comme groupe, nous portons des valeurs, peu importe les individus qui composent le groupe: solidarité, équité, entraide, respect, etc. Ces valeurs sont non négociables. Les personnes qui adhèrent au groupe baignent dedans.

En tant qu'individu, on a des valeurs qu'on croit être les bonnes. L'important, c'est de prendre conscience de ces valeurs afin de les imposer le moins possible, de manière consciente ou non. Sans quoi, on se retrouve à nier l'expérience des individus.

Atout-Lire: Il est évident que les animateurs et les animatrices projettent une image d'autorité qui agit sur les participants et les participantes. Nous en sommes conscients, et peut-être avons-nous tendance à éviter les débats avec ces derniers de peur d'imposer nos valeurs. Dans le rapport à l'Autre, que nous voulons le plus égalitaire et le plus respectueux possible, il peut arriver en effet de pécher par un trop grand relativisme culturel. Je donne un exemple. Dans mon atelier, monsieur X pense qu'il faut pénaliser les jeunes qui refusent de suivre les parcours de l'aide sociale. Moi, comme animateur, je l'écoute et n'ose pas trop le contredire de peur de le forcer à accepter mes valeurs.

¹ Philosophe et linguiste né aux États-Unis en 1928. Il est connu pour ses nombreux écrits sur la politique et ses pensées altermondialistes. Il a fait l'objet d'un documentaire en 2003 dont le titre est *Noam Chomsky: pouvoir et terreur. Entretien après le 11 septembre*.

Il y a toujours du politique dans le rapport à l'Autre, car les valeurs habitent les individus qui interagissent entre eux. Ces valeurs ne sont pas seulement des idées qui font l'objet de discussions, elles guident aussi nos actions. En ce sens, trop de relativisme culturel nous plonge dans un flou où toutes les valeurs méritent un respect équivalent, ce qui paralyse inévitablement l'action.

On peut affirmer avec conviction ses valeurs si les échanges s'inscrivent dans un débat d'idées où l'Autre demeure un individu qui n'est pas méprisé. Le néolibéralisme, au contraire, considère l'Autre comme l'incarnation du mal, de la bêtise ou de l'insignifiance. Les valeurs qui lui sont étrangères sont mauvaises parce qu'elles sont différentes des siennes. C'est du fascisme. Le contraire du fascisme est la démocratie où la multiplicité des valeurs n'est pas niée ou méprisée, mais constitue plutôt le matériau des débats d'où émergent les consensus nécessaires à la vie en société. La solution se situe donc entre les deux extrêmes: le relativisme culturel «absolu» et le rejet des idées de l'Autre.

